

Janv. — Mars 2022

PROSTITUTION ET SOCIÉTÉ

n°211

revue trimestrielle du Mouvement du Nid-France | www.mouvementdunid.org/prostitution-societe

Témoignage

Actu

Éclairage

dossier
p. 18 à 25

Initiatives

Cultures

CLIENT PROSTITUEUR FIN DE RÉGNE ? (PARTIE I)

Témoignage

Madeleine : « Aujourd'hui, je vis sans peur. »

Actu/
Éclairage

France — Des peines sévères / « Porno » français : la fin de l'impunité ? / De nouvelles agressions le 8 mars / Rapport sur la « prostitution des mineurs » ☒ Internationale — Attaques contre les lois abolitionnistes ☒ Éclairage — Dépôts de plainte : des progrès / Témoignage

Dossier

Client prostitueur : fin de règne ? (partie 1)

Initiatives

Mouvement du Nid — Présidentielle ☒ Nos délégations — 8 mars / Tours : prévenir la prostitution des mineurs ☒ Initiatives extérieures — Sexploité / « Je gère »



Frédéric Boisard, chargé de mission, Fondation Scelles « Ce qui fait la différence, c'est le témoignage des survivantes. »

On a beaucoup parlé du manque de mise en œuvre de la loi du 13 avril 2016. Toutefois, là où est appliquée la mesure de pénalisation des « clients », des stages de sensibilisation d'une journée sont organisés comme peine alternative ou complémentaire. Frédéric Boisard, de la Fondation Scelles, qui les anime dans le Val d'Oise (Pontoise) et à Paris avec Rosen Hicher, survivante de la prostitution, a déjà été confronté à plus de 800 stagiaires, tous des hommes. Il fait le point pour nous...

→ Propos recueillis par Sandrine Goldschmidt

Comment les stages ont-ils été mis en œuvre ? Quels sont les obstacles ?

La mise en œuvre de la pénalisation s'est faite progressivement à Paris. Aujourd'hui, ce qui coince encore, c'est plutôt le manque de conviction de certaines des personnes chargées d'appliquer la loi. En particulier du côté de la police mais aussi de la justice. Par exemple, les quelques « clients » de mineur-es pénalisés, à notre connaissance, n'ont été condamnés qu'à des peines avec sursis.

De toute évidence, il faut former les professionnel·les. La formation a un impact important sur l'organisation des stages. Les personnes qui les ont suivis comprennent tout de suite la logique de la pénalisation. Pour les autres en revanche, pas de déclin. J'observe aussi une différence selon que les fonctionnaires de la police ou de la gendarmerie sont des hommes ou des femmes. Les femmes me semblent s'investir davantage dans cette loi. À Pontoise, nous avons affaire à deux magistrates très motivées et impliquées. Une gendarme qui participe au stage, formée, emploie un vocabulaire juste, non stigmatisant, et cela fonctionne très bien.

Quel est le profil des « clients » prostitués que vous recevez en stage ?

Comme on le sait depuis longtemps, ce sont des « Monsieur tout le monde », de tous âges, de tous milieux sociaux, des hommes bien insérés, des maris ou conjoints, des pères de famille.

En revanche, j'observe une évolution, et notamment des différences entre les stages à Pontoise et à Paris. Cela tient à mon avis au fait que les hommes sont verbalisés sur des modalités différentes. À Paris, où la prostitution de rue reste importante, les verbalisations se font principalement dans trois lieux : Bois de Vincennes, Bois de Boulogne, Belleville.

On a alors surtout affaire à des hommes qui ont sollicité des femmes dans des camionnettes ou à l'entrée d'immeubles. Ils sont interpellés : ils signent, reconnaissent les faits, reçoivent leur convocation, vont au stage.

À Pontoise, c'est différent. On fait face à une majorité d'hommes interpellés soit à la sortie d'une chambre d'hôtel, soit par téléphone, et qui sont tous passés par le numérique pour prendre contact. Ils sont en général un peu plus jeunes, plutôt plus diplômés et plus à l'aise avec les habitudes de la jeune génération. Ils ont un comportement de consommateurs, sont dans une objectification totale de la personne prostituée, au moins jusqu'à la rencontre. Ils se comportent un peu comme au fast food, ils font leur menu, choisissent des ingrédients.

Si on va sur Sex Model, on voit que le nombre d'offres est colossal. Il y a des critères de recherches, vous scrollez sur l'écran, vous n'arrivez jamais au bout de la liste. Vous pouvez choisir une femme en fonction de sa couleur de peau, de ses origines. Ensuite, certaines viennent au domicile du « client » (amenées par un proxénète). C'est une forme d'Uberprostitution.

Les jeunes sont donc loin d'avoir intégré cette « nouvelle norme » sociale, « on n'achète pas le corps d'une femme » ?

Cela dépend bien sûr des jeunes, tous ne sont pas « clients ». Et ce sont aussi les jeunes qui sont le plus capables d'avoir une réflexion sur leurs actes, de changer ; contrairement aux « clients » plus âgés qu'on a à Paris, pour qui on a peu d'espoir qu'ils abandonnent leurs stéréotypes sur les femmes et le sexe. Les jeunes sont beaucoup plus réceptifs à notre discours, capables d'entendre notre logique et de comprendre leur responsabilité dans la perpétuation de cette violence. Certains ont suffisamment évolué pour dire qu'ils vont en parler à leurs amis.

Voyez-vous une évolution dans ces stages depuis 2017 ?

Les premières années, on n'avait que des hommes qui prétendaient que c'était la première fois. On en a un peu moins. À l'autre extrémité, on a plus de sessions avec des consommateurs réguliers, voire qui se disent addicts au sexe et vont voir des psys.

Ce n'est pas une excuse de plus ?

En stage, on a des tonnes d'excuses. Très peu reconnaissent devant les autres savoir qu'ils ont fait quelque chose d'illégal. La majorité est soit en colère d'être là, soit ne se reconnaît pas dans le portrait qu'on fait du prostitué. Ils se voient beaucoup comme plus victimes que leurs victimes...



Pendant la journée, comment évoluent-ils ?

Au début, il y a beaucoup d'hypocrisie dans leur discours. Ils se démasquent en général au fil de la journée. De moins en moins disent qu'ils ne connaissent pas la loi. Ils savent que le « client » est pénalisé, mais cela ne leur faisait pas peur. Ils misaient sur le « pas vu pas pris ». Le phénomène de groupe joue aussi, notamment chez les jeunes. Ils se refilent les sites. Ou alors, se font des cadeaux d'anniversaire...

Ils ont également un sentiment d'impunité lié au fait de passer par Internet, ils croient qu'il y a zéro risque. Et pourtant, ils se font attraper. Plusieurs ont été verbalisés dans le même hôtel... La police est là, en planque pour un démantèlement de réseau, et frappe à la chambre d'hôtel, parfois à sept ou huit, c'est impressionnant. Il faut le faire savoir : pour la police, c'est très facile de les attraper : ils confirment leur rendez-vous par SMS et se mettent d'accord sur la prestation. La police l'intercepte, contacte les auteurs et les place devant la preuve.

Repartent-ils convaincus par la loi ?

Je ne me fais pas d'illusion sur le fait qu'il y aura des récidives. Mais la plupart ont l'air sincèrement réceptifs. Plusieurs

éléments fonctionnent : déjà, la peur du gendarme. Se retrouver le pantalon par terre avec 4/5 flics qui rentrent dans une chambre, puis recevoir une convocation et aller dans un tribunal, certains primo-délinquants ne veulent pas vivre ça une deuxième fois...

Mais le plus important, ce qui fait toute la différence, c'est le témoignage des survivantes. Le stage, ça reste une bagarre. On essaie d'être dans l'échange, mais parfois il faut savoir être ferme. Il y a beaucoup de discussions, même des exclus, parfois. Mais en général, ils craquent après avoir entendu les témoignages. On diffuse ceux d'une femme nigériane, d'une mineure, et puis Rosen parle. Et là, ils ne peuvent plus faire semblant.

Le plus positif, c'est la bascule qu'on voit, physiquement, au cours de la journée. Le soir, ils disent des choses auxquelles nous-mêmes n'avions pas pensé, et qui sont à l'opposé de ce qu'ils racontaient le matin. Certains ont compris la violence qu'ils infligeaient. Ils repartent avec une petite graine, qui va rester. Je pense que certains pourraient même devenir des ambassadeurs auprès d'autres hommes.

Pensez-vous que les stages peuvent changer la donne ?

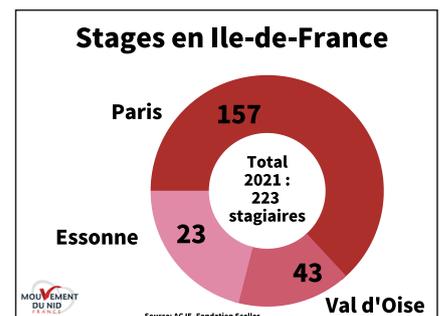
Il y a des choses positives, mais aussi des tendances inquiétantes, concernant notamment la prostitution de mineures. Une jeune fille de 14 ans, victime, dans un dossier pénal, expliquait avoir eu 600 appels de « clients » en une journée. En face, vous avez 396 verbalisations en 2021 à Paris... On est loin du compte.

À propos des mineures, il y a une autre tendance inquiétante. Lors des derniers stages, nous avons eu surtout des hommes qui avaient été interpellés via des annonces Internet. La police leur dit que les victimes étaient mineures, et leur demande s'ils le savaient. Il leur suffit de répondre qu'ils ne savaient pas. Au lieu d'entamer des poursuites, les autorités les ont condamnés à des stages de sensibilisation. Alors qu'ils sont passibles d'une peine de prison... 

LES STAGES EN ILE-DE-FRANCE EN 2021

Selon les chiffres recueillis par Frédéric Boisard, 396 « clients » prostitués ont été verbalisés l'an dernier à Paris. Parmi eux, 157 ont suivi un stage de sensibilisation. La Fondation Scelles a animé 15 stages sur les deux départements où elle intervient en 2021 ^[1] : 12 stages à Paris et 3 à Pontoise. En fin de stage, près de 90 % des stagiaires indiquent avoir acquis de nouvelles connaissances sur la prostitution et expriment leur volonté de ne plus y avoir recours. Dans l'Essonne, François Roques nous indique qu'en 2021, 5 stages ont eu lieu avec 43 hommes en tout. En 2022, la Seine-Saint-Denis a signé une convention pour l'organisation de stages.

[1] La Fondation Scelles anime environ la moitié des stages à Paris.



CLIENT PROSTITUEUR : FIN DE RÈGNE ? (PARTIE I)



Il y a encore vingt ans, on savait peu de choses sur le « client » prostitueur, celui qui achète d'une femme, homme, ou enfant, un acte sexuel, celui dont le rôle dans l'existence même du système prostitutionnel est central, et dont on ne parlait jamais...

Depuis, le débat mondial sur les politiques publiques, la mise en œuvre de leur pénalisation dans les pays abolitionnistes, et l'émergence de la parole des survivantes, l'ont mis en lumière.

Les femmes concernées, les associations qui effectuent en France les stages « clients » prévus par la loi, les études sociologiques et psychologiques, leurs propres propos parfois, dessinent un portrait cohérent.

Celui que les abolitionnistes appellent désormais le prostitueur est un homme qui, dans une culture patriarcale, profite de son privilège masculin pour imposer un acte sexuel non désiré. Un homme qui voit les femmes comme des objets à sa disposition, mais aussi qui persiste dans le déni de la réalité.

C'est ce portrait du « client » prostitueur que nous brosons dans la première partie de ce dossier. Une seconde partie, publiée dans notre prochain numéro, analysera comment les sociétés contemporaines le prennent en compte dans leurs politiques publiques : délinquant ou « client-roi ». Enfin, nous examinerons les nouveaux obstacles à l'égalité et à un monde où la sexualité serait libérée de toute contrainte économique et de toute violence...

Dossier réalisé par Sandrine Goldschmidt

« Il est vrai que chaque client est un bourreau qui achète le plaisir d'humilier. Il est vrai que chaque client est un hypocrite qui achète un mensonge. Il est vrai que chaque client est un homme désespéré et excité. »

Sonia Sanchez, survivante de la prostitution



DES ÉTUDES DE PLUS EN PLUS NOMBREUSES

Voici une petite bibliographie non exhaustive des études existantes et reprises dans ce dossier.

- « Les clients de la prostitution, l'enquête », C. Legardinier, S. Bouamama, Éditions de la Renaissance, 2004.
- Are Men Who Buy Sex Different from Men Who Do Not?: Exploring Sex Life Characteristics in Sweden, Charlotte Deogan · Elin Jacobsson · Louise Mannheimer · Charlotte Björkenstam, 2020.
- Consent, Coercion, and Culpability: Is Prostitution Stigmatized Work or an Exploitive and Violent Practice Rooted in Sex, Race, and Class Inequality? Rachel Moran, Melissa Farley, 2018.
- Comparing Sex Buyers With Men Who Do Not Buy Sex: New Data on Prostitution and Trafficking Melissa Farley, Jacqueline M. Golding, Emily Schuckman Matthews, Neil M. Malamuth, and Laura Jarrett, 2020.
- Men who Buy Sex (London) 2009, Farley, Bindel, Golding, EAVES for Women an PRE.
- The practices of male "clients" of prostitution: influences and orientations for social work. By Sven-Axel Månsson, September 2005.

« CLIENTS » PROSTITUEURS EN 2022 : QUELQUES CHIFFRES

Depuis 20 ans, les études sur les « acheteurs de sexe », se sont multipliées. Les témoignages des femmes qui les subissent également. Ces informations, nombreuses et concordantes, permettent d'en faire un tableau cohérent.

DES HOMMES

Tout d'abord, et c'est un élément majeur : les prostitueurs sont des hommes. En France, depuis la loi de 2016 qui pénalise les « clients », plus de 6 000 verbalisations ont eu lieu. Aucune femme. En Suède, vingt ans après la loi, une étude^[1] sur 15 000 personnes, dont une majorité de femmes (plus de 8 000), a été obligée d'exclure ces dernières de ses résultats. Elles étaient trop peu (0,4 %) à avoir acheté du sexe, pour que les chiffres soient significatifs.

DES « MONSIEUR TOUT LE MONDE »

Pour Stéphanie, survivante de cinq ans de prostitution, les « clients », c'était avant tout des « *hommes lambda, venus de tous les milieux* ». « *Ils pouvaient être jeunes, vieux, riches, pauvres, en couple ou pas* ».

Frédéric Boisard, responsable des stages « clients » à la Fondation Scelles, en a déjà rencontré plus de 800. Il explique que ces hommes sont bien insérés dans la société (voir notre actu rencontre p. 12-13). 60 % sont mariés ou en couple hétérosexuel, 70 % sont pères de famille. Les catégories socio-professionnelles sont toutes représentées, celles qui le sont le moins sont les chômeurs. Les âges s'échelonnent « de 18 à 85 ans ». L'étude suédoise déjà mentionnée précise que ceux qui ont le plus recours à la prostitution sont les plus de 45 ans. Mais, il est difficile de savoir si c'est un effet de la loi ou de la question posée. On leur a en effet demandé s'ils avaient déjà eu recours à un acte sexuel tarifé au moins une fois. Si les jeunes sont moins nombreux à répondre, c'est peut-être, en partie, parce qu'ils ont vécu moins longtemps...

COMBIEN D'HOMMES ?

Les chiffres sont difficiles à généraliser et comparer. Dans le rapport Kinsey en 1949, ils étaient 67 % aux États-Unis à déclarer avoir payé pour du sexe.

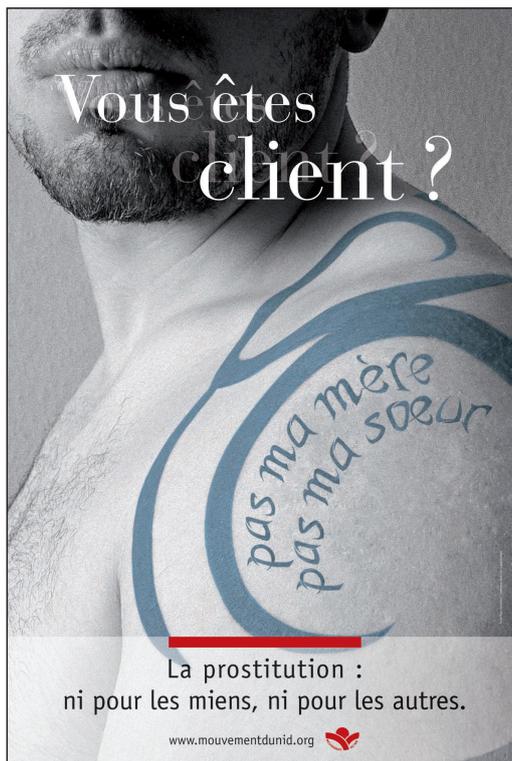
Dans le monde, la Thaïlande détiendrait le record avec 73 % d'hommes reconnaissant avoir été « clients ». En Europe, l'Espagne est connue pour être le pays des « puteros » : 39 % des hommes, soit 18 millions auraient déjà acheté un acte sexuel^[2].

En Allemagne, les chiffres habituellement mis en avant ont 30 ans, explique la psychotraumatologue Ingeborg Kraus qui vient de publier Outre-Rhin un article passionnant sur les « clients »^[3]. Ils sont donc sous-estimés, car depuis la

législation en 2002, la demande aurait selon la police augmenté d'au moins 30 %. Elle affirme : « *En Allemagne aujourd'hui, vous devez vous demander combien d'hommes ne sont pas des acheteurs de sexe. Et même s'ils ne le sont pas, les hommes (et les femmes) vivent dans un environnement où l'achat de sexe est normalisé et sont plus ou moins en contact avec le système : amis acheteurs de sexe, contact avec la pornographie (prostitution filmée), fêtes ou réunions d'entreprise dans le bordel, etc.* »

Selon le chiffre d'il y a trente ans, il y aurait chaque jour au moins 1,2 million d'hommes qui paient une femme pour du sexe Outre-Rhin^[4]. Si l'on considère l'achat d'acte sexuel pour ce qu'il est : une violence, une contrainte, il correspond à la définition d'un viol :

cela signifie donc que chaque jour, 1,2 million d'hommes commettent un viol en Allemagne... en toute légalité. On imagine les conséquences sur toutes les femmes... .../...



[1] Are Men Who Buy Sex Different from Men Who Do Not?: Exploring Sex Life Characteristics Based on a Randomized Population Survey in Sweden, Charlotte Deogan · Elin Jacobsson · Louise Mannheimer · Charlotte Björkenstam, 2020.

[2] APRAMP, 2011.

[3] <https://www.trauma-and-prostitution.eu/2022/02/13/therapie-und-arbeit-mit-sexkaeufern/>.

[4] Udo Gerheim: Die Produktion des Freiers, 2012, Transcript, S. 305.

TOUS LES HOMMES ?

En Allemagne donc, on peut dire que les hommes qui n'achètent pas de sexe sont l'exception. Et que, même ceux qui ne sont pas « clients » sont impactés par le fait que cela fait partie de leurs droits. Plus inquiétant encore, le règne jusqu'ici quasi incontesté du « porno ». Avec l'explosion de la production de films pornographiques pour alimenter une demande exponentielle sur Internet, c'est l'ensemble de la population qui devient « cliente » : tous les hommes, et de plus en plus de femmes, souvent sous la contrainte masculine. Or, comme c'est peu à peu dévoilé, il s'agit de prostitution filmée, de violences sexuelles, de proxénétisme et de traite à grande échelle (voir p. 9).

Une généralisation d'un « clientélisme » presque invisible, car le « client » n'est pas celui qui commet l'acte sexuel tarifé, mais le consommateur de l'image de l'acte sexuel qui a été effectué pour lui être vendu.

SUÈDE : UN PAYS SANS « CLIENT » ?

À l'autre extrême, le cas de la Suède est intéressant à étudier parce qu'acheter un acte sexuel y est interdit depuis 22 ans maintenant. La loi de 1999 a-t-elle eu l'effet normatif dont rêvent les abolitionnistes : créer une société où les garçons sont élevés dans l'idée qu'on n'achète pas le corps d'une femme ? Dans ce pays, seulement 9,5 % des hommes, selon l'étude citée plus haut^[5], affirment avoir eu recours à la prostitution. En revanche, parmi les jeunes (16-29 ans), le taux tombe à 4,5 %.

Ces hommes sont de tous les milieux, mais avec quelques facteurs favorisant : le pouvoir d'achat, une activité sexuelle quantitativement importante, et le visionnage de la pornographie (prostitution filmée). Les hommes qui visionnent

« CLIENTS » PROSTITUEURS ET SIDA

Depuis l'hygiénisme du 19^e siècle, on sait que les maladies sexuellement transmissibles sont au cœur des préoccupations de ceux qui veulent légaliser la prostitution. Ainsi, en Grande-Bretagne, les « lois sur les maladies contagieuses » contre lesquelles s'est battue farouchement Josephine Butler, ont été instaurées face à la transmission de la syphilis dans la première armée du monde. Aujourd'hui, le SIDA est invoqué pour plaider pour la légalisation de l'achat d'acte sexuel.

Au-delà du fait que les « clients » ont toujours demandé des actes sans préservatif, une étude récente donne quelques indications intéressantes. Compilant les résultats de 44 études dans plusieurs pays, elle constate de grandes disparités entre les taux d'infection des hommes prostitueurs, mais un point commun : ils sont deux fois plus nombreux à être infectés que les hommes non « clients ». Et il faudrait en conclure qu'on ne doit pas s'attaquer à la demande ?

Source : Wulandari LPL et al. *The burden of HIV infection among men who purchase sex in low- and middle-income countries*, September 2020.

fréquemment des films « pornos » seraient trois fois plus nombreux à acheter des actes sexuels.

En France, selon l'étude de Saïd Bouamama^[6], ils étaient environ 12 % en 2006 à avoir acheté un acte sexuel. Ce chiffre a-t-il diminué depuis la loi ? C'est peu probable, en raison de l'augmentation de la demande induite par Internet et de la banalisation de la prostitution. Et surtout parce que la loi n'est pas suffisamment mise en œuvre (voir p. 12-13).

[5] Are Men Who Buy Sex Different from Men Who Do Not? Survey in Sweden, Deogan · Jacobsson · Mannheimer · Björkenstam, 2020.

[6] Étude IFAR / Mouvement du Nid, Saïd Bouamama, 2004.

UN HOMME QUI EXERCE DES VIOLENCES

« Je n'ai jamais montré que j'avais peur. Je les voyais comme... comme des chiens. Je ne comprends pas le plaisir qu'ils prennent... En fait, j'avais très peur mais je faisais comme si c'était moi qui décidais. »

Clara (PS n° 157)

Pouvoir, droit au sexe, indifférence, objectification, manque d'empathie, déni... Le constat, qu'il émane de thérapeutes, de survivantes, ou des stages « clients », est toujours le même. Le « client » de la prostitution est un homme qui a une piètre

image des femmes et pense avoir le droit de disposer d'elles comme d'objets.

Il a tendance à se faire passer pour la victime et à se déresponsabiliser, à être dans le déni... En résumé, un homme qui applique la stratégie de l'agresseur.

DANGER DE MORT PERMANENT

Des « clients », ce sont les survivantes qui parlent le mieux. Ce qu'elles décrivent, c'est le dégoût et la peur. Ainsi, ouvrir la porte à un « client » est un risque permanent, et qui nécessite pour elles de dissimuler ce qu'elles ressentent vraiment.

Maya, survivante libanaise, dans l'étude « Exit » publiée par Kafa en 2020 : « *Il me disait de montrer que j'aime ça, ou il ne me donnera pas l'argent. Comment pourrais-je aimer ça ? Alors je fais semblant de ressentir du plaisir. L'important, c'est de récupérer mon argent et qu'il parte. Ou alors il va user de sa force pour obtenir ce qu'il veut et m'obliger à faire des choses que je refuse* ».

Comme pour toutes les victimes de violences patriarcales, le principal danger, c'est de dire non à l'agresseur, ici le « client ».

Ainsi, explique Stéphanie, « *en disant non, je ne me suis jamais sentie rassurée. C'était des inconnus, je ne savais pas ce qui pouvait m'arriver.* »

De fait, c'est lorsqu'elles disent non, qu'elles se rebellent ou qu'elles veulent augmenter leurs tarifs, qu'elles sont le plus en danger. Dans le cas des meurtres, souvent, le « client », sûr de son bon droit, a fini par tuer la femme qu'il avait violée parce qu'il « *n'était pas satisfait de la prestation* », ou parce qu'elle exigeait son dû^[7].

Simone Andrea, survivante australienne à la tête de Nordic Model Australia, est catégorique^[8] : « *Nous devons nous rendre à l'évidence : ce sont les acheteurs de sexe qui tuent. Qui mutilent. Qui humilient. La très grande majorité des femmes tuées dans le commerce du sexe le sont par ceux qui achètent un droit d'accès sexuel à des femmes* ».

DES VIOLENCES ET TORTURES SYSTÉMATIQUES

Les chiffres sont effrayants. Voici quelques exemples tirés de diverses études, citées par Melissa Farley et Rachel Moran^[9] : « *Parmi les 200 femmes adolescentes et adultes interrogées dans l'étude Silbert and Pines (1981), 70 % rapportaient avoir subi des viols par des « clients » en moyenne 31,3 fois. Parmi 222 femmes prostituées de Chicago, environ 21 % reconnaissaient avoir été violées au moins dix fois dans les services d'escort ou à domicile. Les prostitueurs étaient les premiers responsables de ces violences, quel que soit le type de prostitution.* »

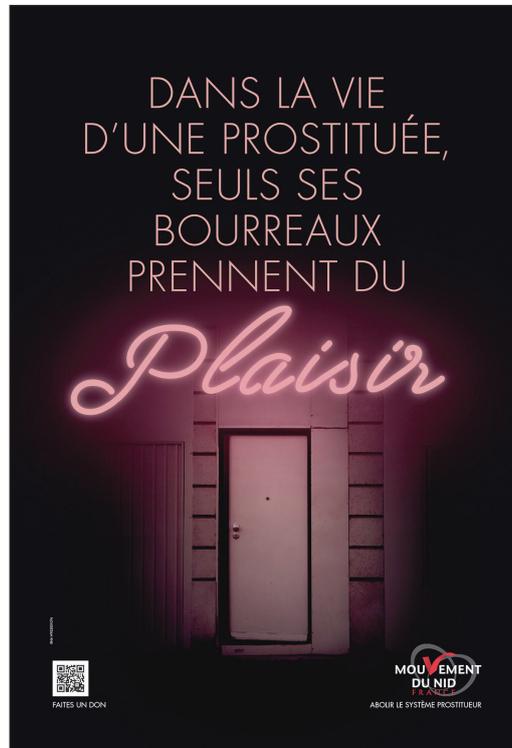
Dans une autre étude de 2003^[10] menée auprès de 854 femmes en situation de prostitution, 57 % déclaraient

avoir déjà subi un viol, 73 % une agression physique, 64 % avoir été menacées par un homme armé. 13 % seulement ne rapportaient aucune violence.

Dans l'étude Farley/Bindel/Golding de 2009, près de la moitié des hommes interviewés pensaient qu'une fois qu'ils avaient payé, ils avaient le droit de faire à peu près ce qu'ils voulaient ; sans avoir à se préoccuper de ce que la femme, elle, souhaitait ou refusait. Ils en restaient convaincus, même en reconnaissant que la « rencontre » était destructrice pour elle et qu'elle était probablement sous contrainte d'un proxénète. Ce qui montre leur faible ou absence totale d'empathie.

Un « client », cité dans une étude de 2012, affirme : « *Écoutez, les hommes paient des femmes parce que comme ça, ils peuvent avoir qui ils veulent et ce qu'ils veulent. Beaucoup d'hommes vont voir des prostituées pour pouvoir leur faire des choses que de vraies femmes n'accepteraient pas* ».

Tout est dit.



DANGEREUX POUR TOUTES LES FEMMES

Dans son article de 2015, comparant « clients » et non « clients », Melissa Farley et d'autres chercheurs ont constaté que les jeunes adultes qui avaient acheté des femmes pour du sexe déclaraient plus de comportements sexuels coercitifs que ceux qui ne l'avaient jamais fait^[11].

Sur des échantillons de plus de mille hommes au Chili, en Croatie, Inde, Mexique et Rwanda, partout les hommes ayant déjà été « clients » étaient plus susceptibles d'avoir commis des viols.

Le Nevada est le seul état des États-Unis où, dans certains comtés, les bordels sont autorisés. Dans son dernier article, Ingeborg Kraus montre l'ampleur des effets à long terme de la légalisation : « *Le Nevada a les scores les plus élevés en matière de violence contre les femmes : il a le plus grand nombre de victimes de violence domestique, se classe troisième pour les viols et les agressions sexuelles, quatrième pour le meurtre de femmes* ». Près de la moitié de toutes les femmes (48,1 %) du Nevada ont été violées, ont subi des violences physiques et/ou ont été harcelées. Dans la zone de Holbeck à Leeds en Angleterre, .../...

[7] <https://mouvementdunid.org/prostitution-societe/tribunes/le-paiement-pretexte-a-limpunite-du-viol-et-du-femicide-prostitutionnels/>.

[8] Simone Andrea and Helen Pringle, Submission to Review of the Operation of Part 4 of the Criminal Law.

[9] Consent, Coercion, and Culpability, Melissa Farley2 (voir encadré p. 18).

[10] <https://nordicmodelnow.org/2018/12/13/who-says-decriminalised-red-light-districts-are-safer-for-women/>.

[11] Comparing Sex Buyers With Men Who Do Not Buy Sex, Farley-Golding 2015.

« enclave » de prostitution autorisée de 22 h au matin, le nombre de viols en population générale rapportés à la police a été multiplié par trois dans l'année qui a suivi l'ouverture de la zone, rapporte le site Nordic Model Now^[12]. De nombreux cas de mineures ayant été abordés en plein jour par des hommes-clients ont été par ailleurs rapportés.

Une élève – parmi d'autres – a reçu une proposition d'un homme qui voulait savoir si elle était « ouverte au business ». « J'avais 13 ans et je portais mon uniforme d'écolière en allant à l'école. J'étais à peine arrivée au bout de ma rue qu'un homme est venu me demander si j'étais prostituée ».

Comme l'écrit Simone Andrea^[13] : « je crois que les clients n'achètent pas le consentement des femmes dans la prostitution, mais plutôt que l'argent doit être considéré comme l'achat de la suspension pour la femme de son droit de ne pas consentir ».

[12] <https://nordicmodelnow.org/2018/12/13/who-says-decriminalised-red-light-districts-are-safer-for-women/>.

[13] Ibid.

[14] Université de Lund, 1986.

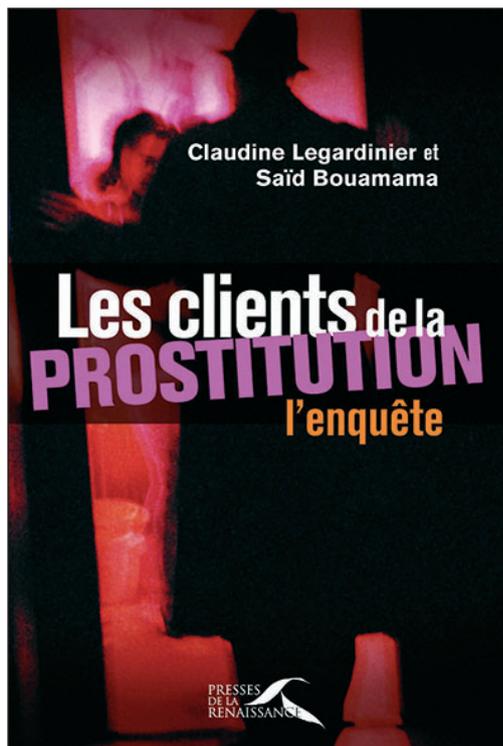
Sven Axel Mansson, qui a mené en Suède la première grande étude sur « l'homme dans le commerce du sexe »^[14], explique que « la prostitution relève d'une construction de la masculinité qui voit les femmes comme des "outils servant à confirmer la virilité" dans une société "pleine d'images présentant la femme comme un objet qui existe pour la libido des hommes" ». Les femmes y sont cantonnées au service du plaisir masculin.

Rosen Hicher, survivante de la prostitution, souligne que les « clients » qu'elle a connus jusqu'à la fin des années 2000, et ceux qu'elle côtoie aujourd'hui à travers les stages « clients » qu'elle co-anime avec la Fondation Scelles, n'ont guère changé. « Ils ont du mal à comprendre pourquoi ils sont là, ce qu'ils ont fait de mal. Ce sont en général des hommes qui estiment avoir un "droit" », explique-t-elle.

MENSONGE : LA PETITE MUSIQUE DES « CLIENTS »

« Cher acheteur de sexe... vous m'avez dit ce que vous aviez besoin d'entendre, pour préserver votre illusion, pour ne pas songer à la façon dont j'avais abouti là, à vingt ans. »

Tanja Rahm^[15]



Celles qui en sont sorties, les survivantes, le savent : le mensonge et le déni sont le seul moyen de survivre dans la prostitution. Tanja Rahm, survivante danoise, publiait en 2014 une « lettre à son "client" », que nous avons publiée sur notre site, et dont quelques extraits sont repris ici en exergue. Chaque paragraphe est une claque, un grand dévoilement de ce mensonge qui fait perdurer le système. Car le déni est d'abord celui que pratique à outrance « l'acheteur ».

Dans l'étude du Mouvement du Nid, pionnière en France, Saïd Bouamama concluait que les acheteurs de sexe étaient « dans un mensonge généralisé et systématique résultant d'une éducation sexiste ». Mensonge sur leur propre situation, mensonge sur les femmes prostituées, mensonge sur le rôle du paiement, mensonge servi par les fantasmes du porno.

Ce mensonge est bien au cœur de ce que disent les « clients » d'eux-mêmes. Pour eux, le client pervers, c'est l'autre. Eux sont gentils ! D'ailleurs, pourquoi s'en prend-on à eux ? Ils seraient presque des victimes.

LE « BON CLIENT »

« Si vous pensiez me faire une faveur en me payant pour trente minutes ou une heure, vous aviez tort. J'aurais préféré que vous repartiez aussi vite que possible. »

Tanja Rahm

[15] <https://mouvementdunid.org/prostitution-societe/tribunes/lettre-ouverte-a-mes-prostituteurs/>.

Quitte à nier l'évidence : elles n'ont pas envie d'eux, et le fait qu'ils soient gentils ne supprime pas la violence intrinsèque de la prostitution.

Ainsi Sandra Norak a publié sur son site une adresse au « client » en février 2022, en réponse au commentaire d'un homme expliquant combien lui était gentil. Un de ses arguments : il était propre ! *« Un comportement violent est et sera toujours un comportement violent et vous ne pouvez pas y échapper sous prétexte que vous sentez bon ou avez pris une douche. Au contraire : l'odeur fait partie de la violence et devient souvent par la suite un déclencheur de flashes traumatiques ».*

Encore plus claire, Rachel Moran, survivante irlandaise, explique dans « Paid For » (L'enfer des passes) : *« La vérité, que vous cherchez tellement à fuir, c'est que vous n'êtes pas mieux que le "gentil violeur". Votre attitude et votre comportement n'atténuent pas votre acte. Les dommages que vous causez sont incalculables, mais vous vous convainquez qu'il n'y a pas de mal. Vous vous servez des sourires des femmes que vous achetez comme une monnaie d'échange... qui vous permet de croire à vos propres conneries... je ne voulais pas de vous près de moi, jamais en moi. Vos bras autour de moi me donnaient envie de vomir encore bien plus que votre pénis... chaque instant avec vous était un mensonge, et j'ai détesté chaque seconde ».*

DES HOMMES EN DÉTRESSE ?

« Si vous avez pensé acheter mon écoute loyale ou notre conversation, détrompez-vous. Vos excuses ne m'intéressaient pas du tout. Je me foutais de la dysfonction pubienne de votre épouse et de votre incapacité à vous passer de sexe »

Tanja Rahm

L'étude suédoise la plus récente citée plus haut le montre clairement : ceux qui ont le plus recours à du sexe tarifé, se disent « insatisfaits » de leur vie sexuelle – de leur partenaire donc, et affirment « avoir de gros besoins sexuels ». Ils s'inscrivent ainsi dans le mythe du « besoin irrépissable ». Encore une façon de se victimiser, pour mieux se mentir...

Dans les stages, c'est aussi ce que les animateurs constatent, explique François Roques : *« Les types sont persuadés qu'ils vont mourir s'ils ne mettent pas leur sexe dans une nana. Je pense qu'ils sont sincères. Je leur explique que personne n'est mort de ne pas éjaculer. Et je leur conseille, s'ils le vivent comme ça, d'aller voir un psy. ».*

C'est le cas aussi en Allemagne pour une toute petite minorité, une quinzaine d'hommes qui ont fait appel à la psychotraumatologue Ingeborg Kraus pour recevoir de l'aide. Parce qu'elle est connue pour ne pas aller dans le sens du bon droit du « client », ils espèrent trouver enfin une réponse à leur mal-être, réponse que la société réglemmentariste refuse de leur donner.

QUE NOUS APPRENNENT LES « STAGES CLIENTS » ?

Les stages ont été introduits dans la loi par Maud Olivier, ex-députée et rédactrice du texte, comme peine alternative ou complémentaire à la contravention de 5^e classe : *« En écoutant François Roques lorsque j'étais au Conseil général de l'Essonne, *j'avais remarqué que le "client" opérait avec les mêmes mécanismes que le mari violent. Son attitude, c'est : "je fais ce que je veux car c'est ma femme, elle m'appartient" ».* Celle du « client » : *« je fais ce que je veux parce que j'ai payé, cette femme n'est qu'une chose que j'ai achetée. »*

Depuis leur mise en place, ces stages ont concerné plus de 1200 « clients ». Que ce soit à Toulouse avec le Mouvement du Nid, à Pontoise ou Paris avec la Fondation Scelles, ou dans l'Essonne avec l'ACJE (Association pour le contrôle judiciaire en Essonne), le constat est unanime. Les hommes qui ont assisté aux stages commencent avec un fort déni et se positionnent en victimes : de la loi, des femmes qu'ils ont achetées, de la société. Ils en ressortent un peu différents.

Marilyse, déléguée du Mouvement du Nid de Haute-Garonne, anime les stages aux côtés de Rosen Hicher à Toulouse : *« Au début, une partie de ces hommes sont sur une position d'injustice, ils disent ne pas comprendre pourquoi ce sont eux qui sont condamnés, et pourquoi les femmes ne le sont pas. Pour eux, "c'est le plus vieux métier du monde". D'autres, on arrive à les faire sortir du déni »,* explique la bénévoles.

« Nous avons été effarées avec Rosen, de cet homme qui racontait qu'il avait vu dans un bordel de la Jonquera, une scène d'une violence inouïe, qui l'avait choqué. Mais lui, continuait de voir des femmes prostituées, et pensait même qu'il était un genre de "sauveur", puisque lui n'était pas violent ».

Pour Frédéric Boisard, lors des premiers stages, *« il n'y avait que des premières fois. Donc, que des menteurs ».* François Roques explique qu'ils ont toujours de « bonnes excuses » : *« Ils sont très inventifs. Il y a ceux qui n'ont rien fait. On a beaucoup de "premières fois", qui n'ont vraiment pas de chance ! Ce qui est intéressant, c'est que ce sont les autres qui leur disent "on ne te croit pas" ».* Comme quoi le déni ne fonctionne que pour soi-même...

RETOURNEMENT DE LA CULPABILITÉ : MENSONGE, ENCORE

« Il y a toujours un rejet de la responsabilité sur les femmes », explique François Roques. *« Il y a toujours une raison, dans leur couple, qui les motive. L'absence de rapport sexuel, parce que leur femme est malade, trop vieille, ou vient d'avoir un enfant »...*

Sur les forums de « clients », la parole est beaucoup plus décomplexée. Et montre que les « clients » usent de tous les stratagèmes pour s'exonérer de toute culpabilité : *« Les immigrées clandestines qui sont dans l'industrie du sexe décident consciemment d'enfreindre la loi. Elles font un pari. Je ne cautionne pas les agressions à leur rencontre, mais leurs décisions contribuent à cette violence. Si vous enfreignez la loi, vous ne pouvez pas faire appel à elle »*^[16].

C'est toujours de la faute de la victime : *« C'est une salope qui veut faire de l'argent rapide, mais donner le moins possible en retour. Il n'y a aucune éthique pro, ou commerce réglo dans leur monde. C'est la même chose que des hommes de chez eux, qui, depuis que la Roumanie est dans l'Europe veulent une part de notre gâteau et sont prêts à commettre des crimes pour ça. »*^[17].

LE DÉNI, MENSONGE SUPRÊME

« Vous fuyez la réalité. Vous vous leurrez en pensant que les personnes que vous payez ne sont pas achetées, pas contraintes à se prostituer. »

[16] Nouvelle-Zélande, parole de clients sur un forum pour adultes, juin 2021.

[17] Forum Lusthaus janvier 2013.

« Si vous pensez m'avoir déjà inspiré quelque attirance, vous vous trompez royalement. Je n'ai jamais éprouvé aucun désir pour ce travail, pas une fois. La seule chose à laquelle je pensais, c'était de gagner de l'argent, et vite. »
Tanja Rahm

Le déni est puissant. Ce que les « clients veulent entendre », au mépris de la plus grande évidence c'est que la prostituée « aime ça », qu'elle est bien contente de recevoir l'argent. Et pourtant, tous les indicateurs sont là...

La plupart des femmes en situation de prostitution l'ont compris. Elles sont obligées de faire semblant pour se débarrasser des hommes plus vite. Un client raconte : *« Embrasse, je lui demande. Elle répond, c'est 60 dollars en plus. Si tu veux "toucher", c'est en plus aussi. En termes de parole ? Un mur de brique. J'essaie de faire comme si cette fille aime son boulot mais même si elle avait bien voulu faire un peu semblant, je ne me serais pas plaint. J'ai eu du mal à finir et j'ai bien senti qu'elle voulait que je m'en aille »*. NZ Girls, 2019.

CONSOMMATEURS : DES HOMMES SANS EMPATHIE

La société patriarcale et capitaliste, parfois confortée par la loi, donne le droit aux hommes de se comporter comme des consommateurs de femmes. Et les exonère de la nécessité de l'empathie la plus élémentaire.

« Être avec une prostituée, c'est un peu comme boire un café. Quand vous avez fini, vous débarrassez. »

« Nous, les hommes, sommes les "clients". Les travailleuses du sexe sont les produits, et le patron du bordel, c'est le vendeur. »
Paroles de clients

« J'avais une check-list mentale en termes de race. Je les ai toutes essayées dans les cinq dernières années, mais en fait, c'est toutes les mêmes. »

Un « client » londonien

Pour les prostitueurs, la femme qu'ils achètent n'est pas un être humain qui a des limites, des désirs, des émotions, des sentiments. C'est un produit qu'ils achètent et auxquels ils sont convaincus d'avoir droit. Puisqu'elles se vendent. Ou qu'on le leur vend...

La tendance est inquiétante chez les jeunes. Avec la montée d'Internet et le confinement, ils se sont habitués à commander et se faire livrer toutes sortes de produits de consommation depuis leur canapé (voir notre Actu rencontre p. 12-13). Une fois consommée, ils l'oublient, passent à la suivante. Au final, elles ne sont qu'un seul et même produit...

La vision des femmes comme objets de consommation est une tendance qui est amplifiée par la complaisance sociétale, en particulier dans les pays réglemmentaristes. Ingeborg Kraus s'interroge : *« Comment est-il possible de ne pas voir les besoins des autres ? Cela fonctionne parce que les achats sexuels légaux donnent aux hommes le droit d'avoir des relations sexuelles et d'utiliser des femmes pour cela. (...) La femme est déshumanisée. (...) Cela permet au « client » toute forme d'absence de scrupules, son empathie est bloquée, remplacée par l'indifférence »*, répond la psychotraumatologue.

Malheureusement, le mécanisme se reproduit à l'infini et atteint les femmes elles-mêmes qui, dissociées, finissent par expliquer la prostitution comme les agresseurs. Une femme,

violentée pendant 19 ans dans un bordel de Vancouver en est un parfait exemple, selon l'article de Farley et Moran : « *ils vous possèdent pendant 20 ou 30 minutes. Ils vous achètent. Ils n'ont aucune forme d'attachement, vous n'êtes pas une personne, vous êtes une chose qu'ils utilisent* ».

Et, plus les hommes sont de gros « acheteurs de sexe », moins ils font preuve d'empathie pour les femmes prostituées. « *Je ne veux rien savoir d'elle* », dit l'un d'eux. « *Je ne veux pas qu'elle pleure ou autre chose car cela me gâche la chose* ».

EMPATHIE, DEGRÉ ZÉRO

Les « clients » se fichent de savoir si les femmes sont mineures, victimes de traite ou exploitées par un proxénète. Car, même s'ils ont besoin du mensonge et si le déni leur sert de ligne de défense, au fond d'eux, ils savent très bien ce qu'ils font. Et c'est justement ce qui les excite : avoir les victimes les moins capables de se défendre, le plus possible sous emprise. Ainsi, la dernière étude de Melissa Farley auprès de « clients » de cinq pays, révèle que : 50 % des 103 hommes interrogés savaient que la femme prostituée était sous le contrôle d'un proxénète ; 55 % pensent que la majorité des femmes entrent dans la prostitution via la traite des êtres humains.

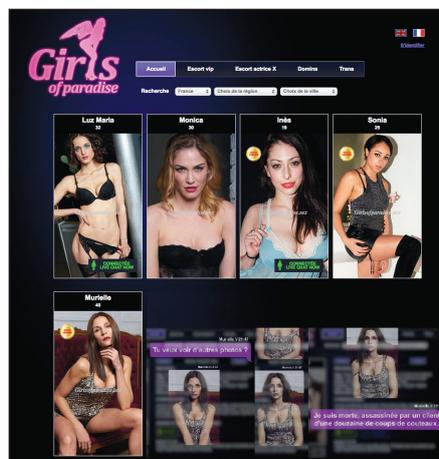
Cela ne les arrête pas. Ils y vont quand même. Ainsi, ce prostitueur en stage, qui, ayant découvert que celle dont il avait vu une photo sur un site (une femme adulte) n'était pas l'ado qu'il avait devant lui, s'en est inquiété. Mais n'a pas renoncé : il a simplement décidé de ne pas faire l'acte convenu, mais « seulement une fellation ».

Ingeborg Kraus cite une journaliste, Barbara Schmid, qui a interrogé une survivante pour savoir si sa venue à un rendez-vous avec des bleus avait ému les « clients ». Celle-ci a répondu que non, au contraire, cela les excitait.

Un exemple qui rappelle la campagne du Mouvement du Nid « Girls of Paradise » (voir photo), dans laquelle de fausses femmes prostituées expliquaient que telle ou telle avait été battue ou laissée pour morte, ou tuée... ce qui, l'instant de

sidération passé, n'arrêtait pas les « clients », qui demandaient à avoir accès à une autre femme.

On ne peut donc que souscrire à ces mots de Nerea Sanchís Rodríguez, psychologue sociale et militante abolitionniste espagnole, qui affirme à propos des « clients » : « *il n'y a pas de sauveurs, pas de messieurs indignés par l'effusion de sang qu'ils voient dans les bordels, les bordels et les rues, il n'y a pas d'empathie et bien sûr ils ne pensent pas aux situations d'abandon, de manque de protection et d'esclavage des femmes, par exemple cela ne les dérange pas de consommer le corps d'une jeune mineure amenée du Nigéria, du Maroc, de Roumanie, de Russie, d'Ukraine, du Brésil, de la République Dominicaine, de Colombie etc, capturée par l'une des infinies mafias qui opèrent librement sur ce marché de la viande (...)* »^[18]



CONCLUSION

Presque vingt ans après notre étude de 2004, le portrait des « clients » s'est précisé sans être pour autant chamboulé. La masse d'informations et de témoignages qu'on peut trouver permet de dresser un portrait saisissant de celui dont l'argent nourrit le proxénétisme et la traite des êtres humains.

Le prostitueur est un homme qui porte des valeurs archaïques de supériorité et de domination, qui se permet violence, indifférence et inhumanité

parce qu'il se pense en droit de le faire et qu'il répond à des réflexes de consommateur. Un homme qui n'attache aucune importance à la réciprocité du désir. Il veut sa satisfaction à lui, tout de suite. « *Il paie, il en veut pour son argent* ».

Ces éléments à charge interdisent désormais d'ignorer son rôle dans le système de domination qui se trouve à l'intersection de toutes les oppressions, racisme, sexisme, exploitation de la pauvreté et de la vulnérabilité qu'est la prostitution. Il faut désormais regarder sa responsabilité centrale en adaptant nos lois et nos mentalités à cette réalité insoutenable.

C'est ce que nous examinerons le trimestre prochain dans la seconde partie de ce dossier : Prostitueurs : « client-roi ou auteur de violences » ? ●

[18] <https://tribunafeminista.elplural.com/2018/04/en-que-piengan-los-puteros/>.



« La façon dont la prostitution est perçue dans chaque pays a des conséquences : les enfants suédois d'aujourd'hui grandissent en sachant que l'achat de services sexuels est un crime. Les enfants néerlandais grandissent avec l'idée qu'il y a des femmes exposées dans les vitrines des magasins qui peuvent être commandées en tant que produits de grande série. »

Pierrette Pape, alors porte-parole du Lobby européen des femmes à Bruxelles